

Jean
de
Neyman

Héros et Martyr de la résistance



Le château d'Heinlex où Jean de Neyman fut fusillé le 2 septembre 44

Préface



C'est un devoir pour nous de consacrer, à notre camarade Jean de Neyman, héros et martyr de la Résistance, cette plaquette pour lui rendre hommage et perpétuer son souvenir.

Avant la guerre, étudiant à Strasbourg, il adhère à notre grand parti. Dans l'Allemagne toute proche, le fascisme règne en maître. C'est "le temps du mépris" de Hitler et des Krupp. Jean connaît le hideux visage du fascisme : l'incendie du Reischtag, les autodafés de livres, les pogromes contre les juifs, les assassinats de communistes, les premiers camps de concentration où sont jetés les militants ouvriers.

Aussi, quand en 1940, les armées nazies campent sur notre sol, Jean, sans hésitation, entre dans la résistance, participe pleinement à "ce combat inégal et périlleux" dont il a mesuré tous les risques. Avec courage et audace, il multiplie les actions contre l'occupant.

Arrêté, alors qu'il s'élance au secours d'un déserteur allemand qu'il héberge et qui est pris par une patrouille, il est interné à Heinlex (Saint-Nazaire). Jugé, il est condamné à mort.

Pendant les quelques jours qui lui restent à vivre, il rédige un mémoire de 55 pages de réflexions scientifiques et pédagogiques et la dernière lettre si noble et si émouvante à ses parents.

Il va mourir comme 75.000 de ses camarades communistes tombés dans le même combat.

Il va mourir. Les raisins mûrissent à l'approche des vendanges.

Il va mourir. Le fascisme agonise sous les coups des alliés. La victoire est proche ; cette victoire dont il a été l'un des artisans et que, ironie du sort, il ne connaîtra pas.

Le dos au mur du jeu de boules, à Heinlex, le 2 septembre 1944, il regarde, lui le dernier fusillé de la poche, calme, avec le sourire du vainqueur, les vaincus qui, inutilement, vont le fusiller.

Cellule Guy MOQUET

Section de Saint-Nazaire du P.C.F.

Sa Jeunesse



Jean de NEYMAN, enfant

Jean, 1^{er} jumeau, est né à Paris (7^e), 40, rue du Bac, le 2 Août 1914, le jour de la mobilisation de la première guerre mondiale.

Elève au lycée Pasteur à Neuilly-sur-Seine, très intelligent, il obtient en 1932, le 2^e prix de physique au concours général des lycées. C'est un élève brillant, non seulement en physique et en mathématiques, mais aussi en langues étrangères : il parle couramment allemand et anglais.

A la maison, il est très bon et très bricoleur. A ses moments de loisirs, il répare tous les appareils ménagers.

Après deux ans de cours au lycée Janson de Sailly (Paris (16^e)), il échoue de justesse au concours de Normale Supérieure mais obtient une bourse d'Etat à la faculté de Strasbourg en 1934.

Il s'inscrit au Parti Communiste et devient membre de la cellule de langue française du P.C.F. de Strasbourg. Les habitants de la région parlent alsacien sauf dans la vallée de la Bruche où l'on parle français. Avec ses camarades, Jean rédige "Le prolo de la Bruche". Chaque dimanche, il part à vélo pour le vendre. De porte à porte il fait de la propagande. Il ne rentre que tard, le soir, sa lampe électrique sur son vélo.

Dans l'Allemagne voisine, règne le fascisme. Notre camarade apporte ou envoie des colis aux antifascistes emprisonnés. Pour que Netty (jeune allemande emprisonnée pour propagande communiste) sorte des geôles nazies, il se marie avec elle (mariage blanc), Netty sera hébergée par les parents de Jean et après le divorce se mariera avec un Allemand. Elle habite actuellement en Allemagne démocratique.

En 1937, professeur agrégé, il enseigne dans un lycée à St-Etienne.

En 1939, à la déclaration de guerre, il est mobilisé et effecté, étant très myope, dans un laboratoire à Paris où l'on vérifie la nourriture pour l'armée.

A la débacle en 1940, le laboratoire est transféré en zone libre et, après l'armistice, Jean est démobilisé.

Dans la Résistance

N'étant pas français "à titre originaire", (il est fils de Polonais), Jean de Neyman est atteint par une loi de Vichy, doit quitter l'enseignement public et entre comme professeur au cours secondaire privé "Le Cid" à La Baule.

Comment pourrait-il supporter l'humiliant asservissement et rester le témoin docile de tant de monstruosité commises par le fascisme ?

Il entre résolument dans la résistance, le combat inégal et périlleux dont il a mesuré tous les risques.

" Parmi tous ces risques, écrit-il à ses parents, j'ai l'intention de prendre mes responsabilités aussi clairement que ma conscience m'en donnera les moyens. Je voudrais que vous — (ceux qui survivraient) — sachiez vous consoler de ma perte, car je me considère comme un élément, un petit chaînon dans l'évolution de notre monde, et puisque nous sommes dans la période du gros travail, et qu'il doit y avoir d'innombrables chaînons de brisés et d'usés, peu importe au total qu'ils le soient de façon rationnelle, individuelle..."

N'ayant pu trouver au début, le contact avec un groupe de résistants organisés, il mène une propagande intense contre l'occupant dans les milieux qu'il fréquente. Il devient un des animateurs de la résistance de la région.

Deux résistants ayant tiré sur des soldats allemands, la Kommandantur prend dix otages et annonce qu'ils seront fusillés dans les 48 heures si les coupables ne se dénoncent pas.

Jean de Neyman apporte son aide aux deux résistants pour qu'ils puissent fuir et rédige une lettre de menace de la part d'un groupe nombreux de résistants, décidé à user de représailles. En cas d'assassinat des otages, le chef de la Kommandantur serait exécuté et on tirerait sur tout soldat allemand sortant de la ville.

Monté sur un vélo militaire allemand, habillé en soldat allemand, il va lui même porter cette lettre à la Kommandantur. Il parle parfaitement l'allemand. Il exige que le message, très urgent, soit remis le soir même.

Le stratagème réussit, l'audace de notre camarade est récompensée, les otages libérés.

En Mai 1944, il rentre dans la clandestinité, le débarquement allié au mois de juin et les lourdes défaites allemandes sur le front soviétique aiguïsent les espoirs. La lutte s'intensifie. Jean avec son groupe multiplie les actions ; actions de guérillas contre les éléments isolés, capture d'équipements et d'armes, sabotages contre des ouvrages militaires, coupure et brouillage de fils téléphoniques, etc...

Le 17 Août 1944, il s'élance au secours d'un déserteur allemand (qu'il héberge depuis 10 jours) pris par une patrouille, il est capturé aussi.

Torturé, le déserteur dénonce ceux qui l'ont accueilli. Jean réussit à innocenter ses camarades de lutte en prenant sur lui toutes les responsabilités.

Il est condamné à mort le 25 août 1944 au château d'Heinlex, après s'être défendu lui-même avec un courage et une noblesse qui impressionnèrent les Allemands eux-mêmes.

Il signe son pourvoi (qui est rejeté) auprès de l'officier allemand commandant la place de Saint-Nazaire.



Témoignage de Monsieur et Madame Jergaud

A cette époque-là, nous étions cultivateurs à la ferme de Ker Michel en Saint-Molf.

Fin mai 1944, Monsieur C... nous a présenté « le professeur » qui a vécu plusieurs mois chez nous.

C'était un homme très sympathique, serviable, formidable. Et bricoleur : il faisait tout de ses dix doigts. Il a réparé une vieille horloge paysanne, remplacé le balancier perdu par un manche à balai et l'horloge fonctionnait. Il pédalait sur un vieux vélo, actionnant un petit moteur qui fournissait de l'électricité à son poste de radio et il pouvait ainsi écouter les informations. Souvent, il parlait, mais nous ignorions ses activités clandestines.

Un soir, au début d'août 44, deux déserteurs allemands, des marins frappent à la porte. C'est le professeur qui les reçoit. Il est tellement persuasif qu'il arrive à nous convaincre qu'il faut les héberger jusqu'à la victoire prochaine, jusqu'à l'arrivée des Américains.

Les deux Allemands couchent au grenier. Le jour, ils circulent autour de la ferme.

Le 17 août, ils cueillent des mûres dans les buissons du chemin. Survient une patrouille allemande qui s'en allait de Guérande à La Roche-Bernard. Un des marins se sauve. Il réussira après bien des péripéties à traverser les lignes et à rejoindre, grâce aux résistants, la zone libérée.

Quant à l'autre, Gerhart, il est arrêté par la patrouille. Sans hésiter, Jean de Neyman qui a vu la scène, se précipite à son secours et essaie de discuter avec les soldats. Il est arrêté à son tour. Tous les deux sont emmenés à Heinlex.

M. Jergaud ajoute :

« Dans la nuit, des soldats allemands encerclent le pâté de maisons, tirent dans la porte, fouillent partout et arrêtent notre voisin M. Mercy et moi. Ils reviendront d'ailleurs à plusieurs reprises et feront main basse sur de l'argent, des boîtes de conserves et un cochon.

M. Mercy et moi, nous rejoignons Jean de Neyman à Heinlex où nous restons trois jours sans manger. Puis nous sommes transférés à Gron, au camp Franco.

Nous passons en jugement à Heinlex devant des officiers de marine. Le déserteur allemand et le professeur sont condamnés à mort et seront fusillés. Moi, condamné d'abord à mort, je vois ma peine commuée en 2 ans de prison et après 45 jours d'internement à l'école de Méan, je suis libéré. »

La dernière Lettre

Avant d'être fusillé le 2 septembre 1944 à Heinlex, il écrit une lettre émouvante d'adieu à ses parents, lettre dont nous extrayons les passages suivants :

" Voici résumés les événements assez bêtes à certains points de vue, qui vont, je ne le crains que trop, vous faire de la peine, mais ne croyez pas que j'en sois trop affligé. Ah ! pour ça, par exemple, il en faut davantage pour me faire perdre ma bonne humeur, et ces dernières semaines ont été bien agréables pour moi.

" D'abord, il y a la joie d'avoir fait mon devoir ou ce qui est la même chose, ce que je considérais comme mon devoir, envers et contre tous.

" Comme je l'ai expliqué aux juges, si le hasard met à côté de moi quelqu'un qui se noie, je ne me demande pas en me jetant à l'eau depuis combien de temps j'ai déjeuné.

" Ensuite, il y a l'immense plaisir d'avoir pu, jusqu'au bout, faire du bien autour de moi. Passons sur Gerhart. Ma connaissance de l'allemand m'a maintes fois permis d'être utile au premier camp. J'ai également pu, et c'est le principal, obtenir justice en ce qui concerne ceux qui n'avaient rien à voir dans l'affaire MERCY et JERGAUD. Sans parler du bien que j'ai pu faire en montrant une fois de plus aux Allemands que les Français ont le sens de l'honneur et mille détails qui me font penser aux vers de Kipling traduits par moi-même pour compléter Maurois à la fin de son célèbre poème :

Si tu peux, lorsque vient l'instant désespéré
De tout ce qu'il contient, tirer pourtant la somme,
Alors à toi, mon fils, est la terre entière,
Bien plus, tu es un homme...

Et puis, il faut que je l'avoue aussi, je suis heureux et fier du succès d'estime que j'ai remporté pendant mon jugement. Quand le président m'a demandé pourquoi j'avais recueilli Gerhard, et si je ne savais pas

que cela était interdit, j'ai répondu : « Pour un Français, c'est une question d'honneur d'aider celui qui demande de l'aide, et l'honneur est d'autant plus grand que l'on risque davantage » ; quand après le réquisitoire qui demandait la peine de mort pour Jergaud et moi, et après la plaidoirie qui nous confondait aussi, on m'a demandé si j'avais quelque chose à ajouter et j'ai dit : « Je précise bien que, désirant dès le début conserver l'entière responsabilité de mon acte, je n'ai jamais dit à la ferme (où l'on ignore l'allemand) ce qu'était au juste Gerhart de sorte que je suis seul responsable. »

A ces moments, il y a eu des murmures dans la salle et ce n'était pas de la moquerie. Et là où je dois le dire, j'ai éprouvé une des plus puissantes impressions de bonheur de ma vie, ce fut tout de suite après le jugement, quand j'ai entendu discuter les hommes de la garde devant le couloir de ma cellule, si vous aviez pu les entendre mes chéris, votre cœur eut éclaté de fierté joyeuse.

Le plus beau, c'est que pendant le jugement, on m'a pourvu d'un matériel comme je n'en eus pas souvent : table, sous-main, papier à volonté, crayon chimique, gomme, règle, couteau... et par-dessus le marché, l'autorisation de travailler à tout ce que je voulais laisser après moi qui me paraîtrait pouvoir être utile aux générations futures, pour parler modestement.

C'est ainsi qu'en plus de cette lettre vous récupérerez de moi presque un volume de remarques et réflexions plus ou moins scientifiques et pédagogiques. J'espère qu'elles intéresseront papa et peut-être un professeur curieux de points de vue non classiques.

Je m'en vais donc disparaître dans les meilleures conditions possibles, après avoir passé mes dernières semaines de condamné plus confortablement que bien d'autres semaines, sans avoir subi aucun traitement, après avoir eu la chance de voir le sinistre tableau de 1939 remplacé par les claires perspectives de 1944, et la nouvelle chance que ma condamnation me donne le droit de penser que je ne suis pas

complètement étranger — après avoir dégusté l'amusante et flatteuse ironie du sort qui me fait l'un des derniers fusillés français de cette guerre — avec l'agréable sensation d'avoir laissé par écrit le meilleur de moi-même, en plus de ce que j'ai pu laisser comme influence durable dans la vie de ceux que j'ai connus.

Et comme dans les conditions où elle se produit, ma disparition peut avoir autant d'effet que le bien que j'aurais pu faire en un peu de vie supplémentaire, mon seul regret est le chagrin qu'elle ne peut hélas manquer de vous causer.

Ainsi, si vous voulez me faire rétrospectivement plaisir, ne soyez pas trop malheureux.

Je vous ai assez aimés pendant ces dernières vingt années pour que vous ne m'en vouliez pas de vous laisser seuls ensuite.

Vivez pour continuer à faire progresser le monde, comme vous-mêmes me l'avez appris à le faire.

J'ai conscience encore plus aujourd'hui, combien tout ce que j'ai fait est au fond votre œuvre et je vous prie de faire quelque chose de bien de chacun de vos petits-enfants actuels et futurs — car je compte sur vous pour que les enfants de Neyman soient aussi dépourvus de toute illusion religieuse que moi, et que ce soit en pleine conscience d'homme qu'ils sachent faire leur devoir d'homme.

En vous embrassant, mes chéris, je vous écris la conclusion de ma vie, entre deux morales célèbres : — il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer — et : — attendre et espérer, il y a place pour ma synthèse : — tout le bonheur de l'homme tient dans ce devoir « Agir et espérer ».

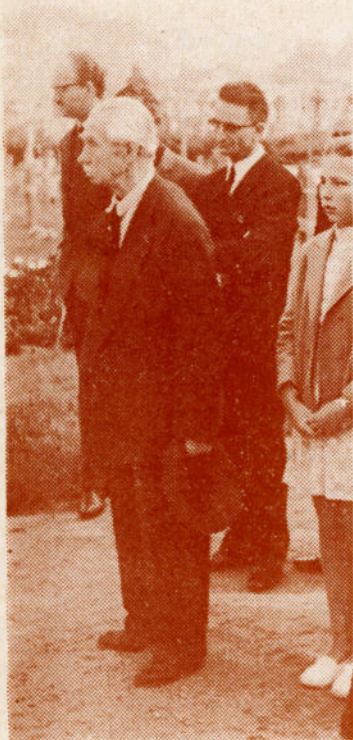
Jean.

P. S. — Naturellement saluez tous ceux qui me sont chers.

(Un décret du 26 avril 1956 attribue, à Jean, à titre posthume la médaille de la Résistance.)



Devant la tombe de Jean



Le père de Jean



Heinlex

Poème

(A la mémoire de notre camarade Jean de Neyman,
Agrégé de l'Université,
Membre de la cellule de langue française du
P.C.F. à Strasbourg,
avec qui, avant la guerre, nous rédigeons et allions
vendre « Le Prolo de la Bruche »)

Un jour

Quand nous panserons nos blessures fraîches
Et laverons le seuil souillé de la Patrie,
Quand nous hanterons les assassinés
Quand aux pieds de la cathédrale rose
Nous évoquerons les crimes et les bourreaux,
La passion des martyrs,
Les traîtres et leur honte
Et les jours plus morts que les morts.

Un jour

Quand à tâtons nous chercherons nos souvenirs,
Quand nous implorerons l'impossible autrefois
Quand les rues et les places jadis familières,
Seront vidées de leur mystère,
Désarmés et déçus
Nous nous tournerons vers Vous,
Les Morts
Toujours à vous-mêmes fidèles.

Un jour

Vos voix bruiront en nous d'une musique vivante
Images fanées, déchirées
Poings fermés, Mains offertes, Bistros des faubourgs
Pluie des meetings de Mars
Courses vagabondes de Juillet
Cours piétinées des écoles, Couloirs des Facultés
Et le long des quais ton visage
Mon ami mort
Torturé (1)
Fusillé.

Un jour

Ton ombre inquiète rôdera parmi nous
Tu nous regarderas de tes yeux de myope
Sur ton front germera la sueur des timides
Doucement, Patiemment, Lentement,
Tu nous éclaireras les routes de l'obscur Avenir
De ton doigt tremblant,
De ta voix ironique
Jean de Neyman
Plus vivant que les vivants
Victorieux, Glorieux, Triomphant
Levé d'entre les morts tragiques de l'Eté .

M. DELBOS.

(Poème paru dans « L'Effort Français »,
hebdomadaire du P.C.F. de Strasbourg) après la Libération.

(1) Jean n'a pas été torturé.



Stèle à Heinlex

Les photos de la couverture, des pages 3 et 12 sont de Pierrick HALGAND

Table des Matières



1) PRÉFACE	page 1
2) SA JEUNESSE	page 2
3) DANS LA RÉSISTANCE	page 3
4) TÉMOIGNAGE DE M ^{me} et M. JERGAUD	page 5
5) LA DERNIÈRE LETTRE	page 6
6) POÈME	page 10

IMPRIM'OU EST
25. rue du Parc-à-l'Eau
44 - SAINT-NAZAIRE

